

Des feuillets de Wilfred Magnus L'homme imaginaire

Pierre DesRuisseaux

Number 8, 1979

Spécial Nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15433ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

DesRuisseaux, P. (1979). Des feuillets de Wilfred Magnus : l'homme imaginaire. *Moebius*, (8), 27–33.

DES FEUILLETS DE WILFRED MAGNUS
L'HOMME IMAGINAIRE

Né à Weissgarten, en 1897, d'une mère serbo-croate et d'un père allemand d'ascendance mauresque, Josef Georg Wilfred Magnus s'éteignit à Cocagne au Québec, loin de la mer qu'il aimait, le 10 janvier 1978.

Il échoua en littérature comme un bateau échoue sur la grève. Moins un exilé qu'un bourlingueur impénitent, il tâta de tous les métiers, fut de toutes les aventures avant de se limiter finalement aux deux seules activités, celle de navigateur et de marin, qui allaient le révéler au monde, lui qui n'avait qu'aversion pour les mondanités dont il disait, à qui voulait bien l'entendre qu' "elles sont la merde qui fait vivre tous ces scribouillards".

Connu sans être célèbre, jouissant d'une notoriété certaine, néanmoins il reste un homme profondément solitaire, qui ne sacrifie rien à un milieu littéraire dont l'influence eut pu lui être, dans son cas, davantage néfaste que bénéfique. Regrattier de l'imaginaire, — "guénillou des pauvres silences", tel il se décrit dans un de ses romans, *Le Carquois*, publié chez Robert Schmidt en 1905 — il glane la substance des oeuvres qu'il écrira dans ses innombrables expériences en mer et avec des hommes qu'il oubliera, certes, mais qu'il ne trahira jamais. "Vous êtes pour d'autres rêves", avait-il l'habitude de dire à son entourage à la veille de ses départs vers la haute mer.

Ecrire fut longtemps pour lui un travail, qu'il avouera abhorrer, mais qu'il arrivera quand même à maîtriser d'une manière si parfaite que cette activité deviendra bientôt à son insu l'expression d'une seconde nature, un autre *lui* dont il ne pourra désormais plus se départir, même sur son lit de mort alors

qu'il demandera une dernière fois à sa chère épouse un crayon afin de rédiger l'ultime pensée qui nous parviendra de lui :

“Entre ciel et mer, on ne renverse pas l'entreprise torturante du destin.”

Est-ce bien là le cri déchirant d'un être à l'article de la mort ? Certes il devait avoir la grâce.

*

La rédaction des feuillets de Wilfrid Magnus s'étend sur sept années compte tenu des interruptions prolongées qu'elle subit au cours de la deuxième et de la troisième période (si on considère bien entendu qu'elle se poursuit sur sept périodes ou étapes qui correspondent, chacune, à l'état de progression mentale de leur auteur).

Dans ses *Feuillets*, Magnus ne nous entretient d'aucun événement précis. Il s'agit, dans cette oeuvre, d'espèces d'aphorismes, de pensées surgies apparemment tout au long des innombrables épreuves que l'auteur eut à subir durant ses années de misère.

On dit de Wilfred Magnus qu'il entretenait le plus complet mépris à l'égard du quotidien. Certains affirment qu'il était un désœuvré. Pour lui, tel qu'on est en droit de se le représenter aujourd'hui, les événements n'avaient de l'importance que par leur valeur symbolique. Aussi négligea-t-il de façon notoire sa toilette personnelle au cours des derniers mois de sa vie, au point que ses proches durent à plusieurs reprises lui rappeler certaines obligations hygiéniques en rapport à sa personne, mais toujours par allusions ou moyens détournés de façon à ne pas éveiller sa colère, qu'il avait terrible.

Là, gravé noir sur blanc dans ces pages arrachées à un cahier d'écolier, figure toute la pensée de l'écrivain-navigateur Wilfred Magnus. Ses paroles, bien qu'aujourd'hui lointaines et à moitié noyées dans la cacophonie croissante de la presse à grand tirage, demeureront pour nous le témoignage d'un homme éminemment honnête et sensible aux prises avec l'adversité du monde.

On ne peut dissocier aucun des propos couchés sur ces feuillets de ses voisins qui en sont pour ainsi dire et en partie, l'écho et la réponse. De sorte qu'on a pu

penser, eu égard à la disposition à la fois hétérogène et homogène de ces courtes sentences, à une sorte de système articulé et cohérent qui traduisait adéquatement la personnalité complexe du personnage.

Contrairement à la plupart des écrivains et surtout des écrivains-navigateurs, Magnus ne fait pas de rhétorique. Pour lui c'est l'essentiel qui compte, la substance que sa pensée aura réussi à extraire du passager, de l'aléatoire. Chez lui pas de possible, rien que du nécessaire !

EXTRAIT DES FEUILLETS DE WILFRED MAGNUS

La meilleure preuve que j'ai raison est que j'agis et qu'on me laisse agir comme si j'avais raison.

Ce visage.

Puisque la mort est indiscutable, quelle aubaine que la fatigue quand on l'ouvre.

On tue toujours avec un autre visage que le sien.

Une prière sans fin est tout ce que j'ai conçu malgré la fièvre.

On dit qu'on a aimé, des mots qui s'apprennent dans les films. La vie, la mort, justice ou injustice. Chacun pour son compte.

Je ne peux dire que j'ai reçu d'autrui une quelconque chose qui me fut utile et durable. Tout ce qui m'est resté c'est par moi-même que je l'ai acquis. C'est en ce sens, à mon avis, qu'il doit exister une justice immanente.

Au sortir d'une réunion rasante que par peur des bavardages je n'ai pas eu la force, ou le courage, de quitter, je constate la présence d'une contravention dans le pare-brise de ma voiture. Bon pour moi, me dis-je. Si je fus sorti cinq minutes plus tôt, elle n'y aurait pas été. Voilà notamment où mène cette sorte de lâche-

té. Elle vous revient tôt ou tard.

Tout ce qui est raisonnable n'a pas nécessairement raison.

Je reviens de la soirée annuelle offerte par l'atelier du meuble de mon quartier. Combien de visages dans cette foule. Ces visages. En sera-t-il toujours ainsi ? Faudra-t-il côtoyer tant de possibles ?

Un bon jour il faudra quand même que j'écrive le livre de mes livres. Quelle façon pour se souvenir de tout ce qui a été griffonné ? Pauvres petits cailloux sur la grève.

Dans ces périodes noires, les plus petits incidents ont leur importance.

L'engagement qui fait un livre, c'est à la limite la personnification de chacun dans son oeuvre.

De toute façon, le nord se trouve toujours sur la droite, situé tout près de la Polaire, à la distance de la largeur d'un doigt, le bras tendu.

La vie de tous les jours renferme d'autres vies.

Celui qui ne sait pas en sait toujours trop.

L'aurore ne ressemble-t-elle pas à la brûnante, le lever du soleil au coucher de la lune ? Nul ne peut discerner quoi que ce soit.

Sous un ciel un peu crevé : lorsqu'on sait ce que taisent les mots on parle toujours davantage.

Plus ces vagues sont longues plus le centre est lointain.

Vouloir supprimer l'élément intermédiaire et agir directement sur le résultat serait une folie car notre force, si grande soit-elle, est infime devant la puissance de la

mer et du vent.

On a trop dit qu'écrire c'était arrêter le temps. Je n'en crois rien. Pour moi, écrire c'est au contraire faire éclater la temporalité, c'est perpétuer l'instant dans son anéantissement total.

Tout homme construit sa vie comme une maison, l'embellit et vient un jour où il doit définitivement quitter cette maison au profit d'un autre.

Vois comme cette pomme est rouge puisqu'elle a dû quitter tant de pommes !

Ce froid. J'ai marché dans la rue. Un journal me suivait pas à pas.

Ayant ajouté vingt à quarante pour cent d'eau de mer à notre ration d'eau douce ...

La contemplation des vagues m'enseigne le...

La folie est pour le fou sa raison de vivre.

Il n'y a aucun ordre dans la mer.

La différence réside dans la différence. L'innovation en ce cas consiste à dissocier ce qui apparemment paraissait indissoluble.

Dans le semblable se cache le mensonge absolu.

Ma pensée est la parole de mon sang.

Derrière ma maison, je vois toutes les autres maisons.

L'histoire de ma pensée n'est pas nécessairement l'histoire de ma philosophie.

Après avoir bu un lait-grenadine, il me serra la

main assez mollement, comme s'il n'avait pas été *vraiment* concerné par notre rencontre.

Le froid reprend. Je regarde autour de moi. Quelques réflexions insipides me montent aux lèvres.

Tu as plusieurs types de vagues qui se classent en deux grandes catégories : les vagues d'un vent lointain qui ne souffle pas là où tu navigues, et celle d'un vent qui te pousse.

Dans la bibliothèque, aucun bruit. Pourtant les objets ne restent pas seuls.

Des flâneurs adossés au mur dialoguent. En bas à gauche, on voit la rue Amherst.

On sait que toujours les hautes terres surplombent les grands fonds et que les plaines au contraire se continuent dans la mer, quelquefois fort loin au large, en fonds faibles.

J'ai navigué sur la mer, un temps.

Mon compagnon de table me dit, lapidaire : "C'est un personnage ce M. !" Je l'ai compris en un sens.

Voilà ma pensée au fond : L'usure de la vague et ce silence.

